

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 51

Artikel: Lausanne au temps jadis : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Les professionnels de l'escroquerie sont très adroits, reprit Debergue.

— Allons donc ! protesta Barbarousse ; il faut être plus naïf qu'un enfant pour se laisser rouler par eux.

— Ils ont plus d'un tour dans leur sac.

— Je connais tous leurs trucs, affirma Barbarousse, depuis celui du bonneteau jusqu'au vol à l'américaine ; on ne doit jamais confier de l'argent à un inconnu ; ainsi, moi, j'ai emporté dix mille francs ; je peux bien vous le dire, nous ne sommes qu'entre nous.

— Votre confiance nous honore, dirent les deux jeunes gens.

— Croyez-vous que j'ai placé cette somme dans la poche de mon veston ou dans mon porte-monnaie ? Pas si bête : je la porte dans une sacoche cousue dans la ceinture de mon pantalon.

— Très ingénieux, opina Debergue.

— On n'ira pas la chercher là, reprit Barbarousse ; je défie bien des picpockets de m'enlever mon pantalon sans que je m'en aperçoive.

— C'est, en tous cas, très difficile, dirent les deux voyageurs en riant.

Morici proposa au Tarasconnais de le photographier.

Barbarousse accepta.

— Je vous enverrai des épreuves, dit le paysagiste, qui se mit en mesure de prendre un cliché.

— C'est singulier, dit tout à coup Debergue, en fixant Barbarousse, monsieur ressemble étonnamment à Henri IV ; regarde, ajouta-t-il en s'adressant à son compagnon.

— En effet, dit Morici ; c'est frappant surtout de profil.

— Vous trouvez ? demanda Barbarousse qui se rengorgea ; à Tarascon, on ne s'en est jamais aperçu.

— C'est qu'ils ne sont pas physionomistes, répondit Morici.

— Quelle idée ! s'écria Debergue, vous pourriez me rendre un grand service ; je suis peintre d'histoire ; je destine au prochain Salon un tableau représentant Henri IV et Mayenne ; pour le premier personnage, il me manque un modèle ; auriez-vous l'obligeance de venir poser seulement une fois dans mon atelier, le temps de prendre un croquis ?

— Certainement, dit Barbarousse.

— Vous êtes sans doute pour plusieurs jours à Paris ?

— Pour huit jours au moins.

— Rien ne sera plus facile ; nous irons vous prendre à votre hôtel ; je ferai tirer à votre intention une épreuve photographique agrandie du tableau.

Barbarousse accepta, enchanté de figurer dans une œuvre qui aurait les honneurs du Salon.

Quel succès il remporterait au *Café du Commerce* !

Le voyage s'acheva sans incident ; à Paris, Barbarousse quitta ses compagnons en leur laissant son adresse.

Deux jours après, les deux peintres vinrent le chercher ; après un bon déjeuner chez un grand restaurateur, ils le conduisirent à Neuilly dans un appartement presque vide.

— Je ne suis pas encore installé, dit Debergue ; je n'ai que mon chevalet et mes pinceaux ; j'attends mes meubles ; vous trouverez, dans la chambre à coucher, un costume de l'époque que je vous prie de vouloir bien revêtir.

— Il faut que je me travestisse ? demanda Barbarousse.

— Pour vous croquer, c'est indispensable, dit le peintre.

Morici l'aida à s'habiller ; quand ce fut terminé, Barbarousse accrocha ses vêtements à un porte-manteau et, suivi du paysagiste, il rejoignit Debergue qui l'attendait dans l'atelier.

Les deux artistes le complimentèrent sur sa belle prestance.

— Le costume vous va à ravir, affirma Morici.

— Quel gentilhomme accompli vous eussiez fait il y a trois cents ans, renchérit Debergue. Barbarousse buvait du lait.

— Ventre-Saint-Gris ! s'écria-t-il, en tirant son épée.

— Bravo ! bravo ! Parfait ! exclamèrent les deux amis ; vous entrez à merveille dans la peau de votre personnage.

— Attendez-nous, nous revenons tout de suite, dit Debergue ; je vais préparer la toile et les couleurs.

Ils se retirèrent.

Barbarousse se mira avec complaisance dans une glace adossée à une cheminée.

— C'est exact, dit-il, je ressemble à Henri IV ; je ne m'en étais jamais douté.

Il prit des poses étudiées, un poing sur la hanche, une main sur la garde de son épée.

Il esquissa des réverences.

Il trouvait l'aventure amusante.

Un quart d'heure passa, une demi-heure, les artistes ne revenaient pas.

Barbarousse attendait toujours.

A la fin, une inquiétude le prit ; il courut dans la chambre où il avait laissé ses habits.

Disparus, ainsi que les dix billets de mille francs cousus dans la ceinture de son pantalon !

Il se précipita dans la rue en criant au voleur ; grâce à l'étrangeté de son accoutrement, on le prit pour un fou ; des passants l'entourèrent et le conduisirent chez le commissaire de police auquel il raconta sa mésaventure.

Le commissaire ne put retenir un immense éclat de rire.

Les deux soi-disant artistes étaient complètement inconnus à Neuilly où ils avaient loué un appartement la veille.

Barbarousse, qui se trouvait sans le sou, télégraphia aussitôt à Tarascon ; en attendant la réponse, le commissaire l'autorisa à coucher au poste.

Comme il fouillait dans son pourpoint, Barbarousse trouva un billet ainsi conçu :

« Cher monsieur Barbarousse, vous ne connaissez pas encore le truc d'Henri IV. »

F.

Galanterie. — Mes parents ne veulent pas que je me marie encore. Ils parlent d'un an ou deux. Pouvez-vous attendre ?

— Certainement. Tant qu'une autre occasion ne se présentera pas.

C'est économique. — Quand je voyageais dans ce pays, je m'arrêtais dans des hôtels vraiment splendides...

— Oh ! cela devait être cher...

— Non, je m'arrêtais seulement pour les admirer !

LA TERRE EST-ELLE RONDE ?

UN vieil instituteur de campagne enseignait la géographie à ses élèves, et pour mieux leur apprendre que la terre est ronde, il leur montre sa tabatière, qui est ronde...

— Tenez, dit-il, voici la forme de notre planète. Si on vous questionne là-dessus, vous n'avez qu'à vous souvenir de ma tabatière, ce n'est pas difficile.

Mais les gosses, à qui rien n'échappe, ont remarqué que le maître d'école possède une autre tabatière neuve dont il ne se sert que le dimanche, et qui, celle-là, est carrée.

Or, M. l'inspecteur d'école vient à passer, visite la classe, pousse quelques « colles » aux petits gars, et, justement, interroge l'élève Jean-Claude sur la forme de la terre.

Aussitôt les copains secourables qui occupent les bancs du fond, lui soufflent :

— Tabatière !... Tabatière !...

— M'sieu, répond alors Jean-Claude, sans hésiter, la terre est ronde pendant la semaine et carrée le dimanche.

Justement pour ça ! — Le père. — Vous n'avez pas le sou et vous osez me demander la main de ma fille ?

Le soupirant. — Excusez-moi. Si j'étais riche, je me serais bien gardé d'une telle démarche.

Psychologie commerciale. — Le marchand de chaussures. — Evitez de demander aux clientes quelle est leur pointure.

Le nouvel employé. — Pourquoi, s'il vous plaît, monsieur ?

Le marchand de chaussures. — Parce qu'il vaut mieux prendre la mesure de leur pied que de discuter sur ce point avec elles.



L'intrepide dompteur vaudois, Silas Bolomey.

VIEUX SOUVENIRS

IL Y AVAIT en 1881. Silas Bolomey rentrait du tir fédéral de Fribourg, avec bêtes et gens. Dans la première localité vaudoise, arrêté de deux jours. Silas avait été jadis petit domestique chez les parents du receveur B. et il voulait renouveler connaissance alors qu'il était dans toute sa gloire. C'est à moi qu'échut le plaisir de conduire à la ménagerie mon petit cadet, âgé de trois ans et demi. Je paie deux places et nous entrons. Aimé aurait voulu poser sa petite main sur une patte du lion, comme il aurait désiré aussi passer son bras autour du cou d'un énorme chat à peau de tigre. Soudain, ses yeux furent attirés du côté de la dernière roulotte où gambadaient quelques singes, grimaçant à qui en peut faire le plus. Dès lors, plus une minute de tranquillité. Les bourgeois de Lutry effraient le petit bonhomme et, après quelques supplications, nous dûmes abandonner la place et renoncer au plaisir de voir Silas dominer de toute sa puissance les animaux féroces qu'il possédait. En sortant, je dis à mon jeune frère : « Voyons, Aimé, pourquoi as-tu voulu partir ? » — « C'est que ces petits gâteaux faisaient de trop vilaines mines. »

Ainsi, grâce à Aimé Schabzigre, je suis très heureux de lire le feuilleton du *Conteur*, afin de connaître les hauts faits de Silas Bolomey.

Dr Julius.

LAUSANNE AU TEMPS JADIS

4 décembre 1704. — M. le procureur des pauvres fera livrer le pain à Jean-Henry Percet et le censurera de ce qu'il ne va pas au catéchisme.

20 décembre 1704. — David Tellen de Crissier condamné à avoir les membres brisés, à estre attaché sur la roue et à estre étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive pour larcins, brigandage et faux. (Il s'était aidé à tuer deux personnes et avait subi toute la série des tortures avec les pierres de 25, 50, 75 et 100 livres).

7 janvier 1705. — Pierre Tellen de Crissier est condamné pour larcins, brigandage, participation à cinq meurtres à estre « attaché sur les congrins, à avoir les membres brisés, à estre attaché sur une roue jusqu'au soleil couché, puis étranglé. (Circonstance aggravante : il avait accusé un innocent, naturellement sous l'effet de la torture ; l'innocent en question avait pu fournir un alibi).

23 avril 1705. — On permet à Messieurs de la Chambre des Réfugiés de faire une collecte par la ville pour ceux de la religion (réformée) qui sont en gallère à condition que ceux de cette ville qui sont dans les galères y aient portion. Ils pourront aussi prier nos pasteurs dans leurs prédications d'insinuer le monde à leur faire charité. (Un certain nombre de Vaudois engagés dans les services mercenaires avaient déserté pour ne pas servir contre leurs coreligionnaires dans les guerres de Louis XIV entre les Hollandais ou les Camisards ; repris ils avaient été condamnés aux galères).

12 mai 1705. — Au Régent d'Eschole du Petit Mont la permission de garder une chèvre cest esté, (cet été) pendant que son fils sera incommodé (malade).

On ne trouve pas à propos de faire aucune réparation à l'Abbaye de Ste-Catherine puisqu'on fait faire un bastiment neuf à la Chasodaz.

2 juin 1705. — Mons. le procureur des pauvres fera faire un habit de quelque petite étoffe (bon marché, sans doute) et trois chemises à Mlle Rippon et luy dira que si elle les vend, on la mettra à la Discipline.

9 juin 1705. — On permet à Mons. le conseiller Matthey de deffendre aux Demoiselles Moleri de s'asseoir au bancs qu'elles se mettent (en Saint-François, sans doute). Mons. le banderet de Bourg regardera en quelque coin quelque place pour les Demoiselles Moleri.

29 juin 1705. — Chs Baroque (sic) ayant esté a diverses reprises congédié et estant revenu sera congédié par serment et condamné a tous dépends et s'il revient on luy donnera le fouet. (On n'est pas plus baroque de revenir quand on n'est pas désiré).

21 juillet 1705. — Aux chasseurs d'Eclagnens qui ont tué un loup, une louve et quatre petits cinq florins en charité.

Patrie Suisse. — Le No 1022 (11 décembre) nous apporte de nombreux portraits : ceux de trois disparus, le juge fédéral Zraggen, du banquier et homme politique Armand Pignet, du populaire préfet d'Aigle Charles Maison ; puis quatre portraits de représentants des lettres et de l'enseignement : MM. Claude du Pasquier, le nouveau recteur ; Jean de la Harpe, récemment appelé comme professeur de philosophie à l'Université de Neuchâtel ; l'écrivain Edmond Gilliard ; le critique Charly Clerc.

L'inauguration, à Maiefeld, de la plaque commémorative du colonel Sprecher von Bernegg, et des scènes de la Fête de l'Escalade de 1929 ; des vues de l'exposition de Barcelone y font la part de l'actualité.

A noter d'intéressants souvenirs d'un Suisse au Colorado, E. Penard.



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

IV

Ainsi la matinée passa.

Vers midi, heure de manger la soupe, les travailleurs s'arrêtèrent.

Depuis l'aube, ces hommes n'avaient pris qu'une croûte de pain et un verre de schnaps ; histoire « de se maintenir » voilà tout. Silas chercha son compagnon.

— Et le Marseillais ? Où donc est l'homme de la Cannebière ?

On s'interrogeait avec un certain étonnement. Maintenant que la grosse bourrée de besogne était passée, maintenant qu'il y avait loisir à regarder autour de soi, l'absence du « grand singe » — son sobriquet à lui — devenait remarquable, car elle semblait à tous dater de loin.

— Dis donc, Suisse, tu as couché avec le type. L'as-tu vu au réveil ?

Silas, tout abasourdi, se rappela sa surprise de se voir seul étendu dans le foin du bourgeois.

— Mais non que je ne l'ai pas vu.

— Et toi, Parisien, quand tu es venu ?

— Pas plus de Marseillais que de sous dans ma poche...

— Alors, il s'est tiré des pieds, c'est clair.

— Un drôle de type...

Ils continuaient leur route vers la ville, lorsque Silas eut une idée.

— Attendez une minute, je reviens.

Et, sans plus, il se mit à courir à toute vitesse vers les roulottes alignées au fond de la place. D'un bond, il sauta dans la voiture aux bagages — la seule dont la cheminée ne laissât échapper aucune fumée —. Il furetait dans la carriole sombre, cherchant à droite, à gauche, tâtant de ses mains nerveuses avec des soubresauts d'inquiétude, avec des halètements d'appréhension. Et, peu à peu, le soupçon subit et brutal qui, sur la route, l'avait saisi, parut se réaliser, se solidifier... Alors, tout à coup, il eut un cri de rage et d'indicible désespoir.

— Volé... volé... Canaille... Oh ! la canaille, il m'a volé... ma pauvre petite malle...

Puis, vaincu, il s'assit sur un amas de chaî-

nes, de crochets — accessoires, ustensiles — et, la tête dans ses mains, les coudes sur les genoux, il pleura, pleura comme un gosse, avec des sanglots douloureux, de ces secouées sinistres qui crient la défaite absolue, l'anéantissement de toutes les espérances... Et il répétait, sur un ton lamentable :

— Ma pauvre petite malle... ma pauvre petite malle.

L'idée de courir après le voleur, de l'arrêter, de l'accuser, il ne l'avait pas. D'un seul coup, toute illusion, en lui, s'était détruite, et au fond de son immense chagrin, il apercevait Paris — ce Paris inconnu — comme une ville merveilleuse, comme une cité inapprochable — sauf en rêve — une Jérusalem superbe près de laquelle il passerait, côtoyant le but, frôlant le bonheur, et ne pouvant, dans sa misère, l'atteindre.

Car Silas ne voulait pas « faire son entrée » en guenilles et en bottes percées.

Cependant, le désespoir se calma, et la pensée de reconquérir, si possible, le bien perdu, mit quelque ordre en la cervelle tourmentée du pauvre. Justement miss Percy — haute école très moderne — passait devant la voiture aux bagages ; elle vit Silas larmoyant et s'arrêta.

— Mais qu'avez-vous donc ? un chagrin d'amour ? elle vous a lâché ?

Et l'espégle riait d'un rire clair, prononçant ces phrases ironiques avec un joli accent faubourien, des intonations montmartroises, car cette miss était fille du pavé parisien.

Silas releva la tête, regardant cette jeune femme élégante, quoique la robe fût un peu râpée et le chapeau légèrement défraîchi Et ce regard était si triste, que Miss Percy n'eut plus le courage de plaisanter.

— Non, là, sans blague, qu'y a-t-il ? Le patron vous balance, ou bien cet imbécile de William vous a flanqué une amende ?... Parlez donc !

Alors, tout heureux de cette sollicitude plus fraternelle que féminine, Silas raconta son aventure, ornant le récit de douloureuses lamentations et disant, en des phrases désespérées, la ruine absolue de ses rêves, l'impossibilité de ses désirs, tout l'irréparable, tout.

— Mes habits, Miss, mon argent, jusqu'à mes bottes... des bottes magnifiques, que j'avais faites à petits coups, et soignées... Non, voyez-vous, c'est être peu de chose, bien peu de chose... voler un pauvre bougre...

Et il se prit à deux mains la tête, mais l'écuyère, plus énergique et plus faite aux vicissitudes, tantôt comiques, tantôt tragiques, de la vie errante, ne se laissa pas larmoyer davantage.

— C'est pas tout ça ; c'est pas tout ça. Posez cette figure de croque-mort et courez à la police, là-bas, à côté de l'église... Voyez-vous ? On peut lire d'ici l'affiche : *Polizeiamt*. Vous leur raconterez votre affaire ; il faut se débrouiller, que diable... Allons, hop !

Elle accompagna ces derniers mots d'un geste de sa cravache. Et Silas se réveilla. Jusqu'alors, tout à sa brutale surprise, il n'avait point songé à mettre sur les traces du gredin, la maréchassée alsacienne. D'autre part, une timidité très explicable le retenait. Comme la grande majorité de nos paysans, il s'effrayait à la pensée d'avoir à démêler, même comme plaignant, quelque chose avec la justice.

Cependant, il obéit, et, tout courant, arriva au *Polizeiamt*. Comment s'expliqua-t-il ? Le commissaire comprenait-il mal le français ? ou bien, prévenu contre les saltimbanques, mit-il de la mauvaise volonté à ouïr la plainte ? Mais le fait est que ce fonctionnaire finit par demander à Silas ses papiers, ses « Legitimations documentes » et qu'il garda le pauvre sous clef, malgré ses protestations et ses phrases indignées, jusqu'à ce que le régisseur du cirque fût venu le réclamer en produisant les documents exigés.

Quant au voleur, quant à la malle, le commissaire promit alors de s'occuper de l'un et de rechercher l'autre. Espérons qu'il aura réussi. Mais Silas n'en entendit plus parler.

Et le voyage continua, bien tristement, presque lugubre. A cette heure, l'ex-cordonnier n'a-

vait plus aucun but et peu lui importait l'itinéraire, les stations, les étapes. Il était devenu quelque peu taciturne, se bornant à son travail quotidien, ne frayant avec personne, toujours sur le qui-vive, quoique, hélas ! il n'eût plus rien à préserver des tentatives conquérantes d'autrui.

Chez un bric-à-brac il acheta, pour deux ou trois francs, une vieille capote militaire, et c'est, drapé dans ce vêtement assez ridicule, qu'après deux mois de voyage, Silas Bolomey, trotinant à côté de la voiture aux bagages, fit son entrée — plus navré que joyeux — dans Paris la grande ville.

Il ne fut certes pas des plus gais, ce premier séjour en France. Silas gardant en lui comme une vague rancune contre la vie, contre les aléas qui détruisent les espérances, contre les désillusions quotidiennes, et il se faisait quasiment misanthrope.

Une crainte aussi — une crainte puérile — le tourmentait. Si ce cousin inconnu venait par hasard, dans la baraque, s'il le voyait ainsi vêtu, ainsi misérable. Quelle honte !

Cependant, la réflexion lui donnait des idées plus claires et il se résignait à cette existence qui, pour le pauvre palefrenier, était banale, partagée entre le soin des poneys savants et le nettoyage des écuries.

Après un mois de séjour à Paris, la caravane reprit sa course fantaisiste à travers les départements, et cette course peu récréative dura trois ans sans que Silas montât en grade et sans qu'il songeât sérieusement à quitter la ménagerie-cirque où cet abominable Marseillais l'avait fait engager.

(A suivre.)

Prosper Meunier.

Théâtre Lumen. — A l'occasion des fêtes de Noël, un des meilleurs films français connus à ce jour : *L'Ami Fritz*, interprété par Léon Mathot, Huguette ex-Duflos et le regretté de Max. Au même programme : *Siam, le pays des éléphants blancs*, documentaire.

Royal Biograph. — Une grande comédie d'aventures dramatiques : *Jalma la double*, d'après le roman de Paul d'Ivoi, œuvre des plus émouvantes qui plaira par son scénario plein d'imprévu et son interprétation remarquable. Au même programme, le *Ciné Journal suisse* eu une comédie comique.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

LAUSANNE

Buffet de la Gare C.F.F.

André Oyx

Toutes spécialités de saison

Nos vins du pays réputés

Achetez vos chemises chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE